



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

La fanfare du négus : les Arméniens en Éthiopie, XIX^e-XX^e siècles / Boris Adjemian
éd. École des hautes études en sciences sociales, 2013
cote : 59.566

Conservateur de la bibliothèque de la Fondation Nubar Boghos, après avoir été professeur d'histoire dans un collège de la Dordogne, Boris Adjemian s'est spécialisé dans l'étude de la diaspora arménienne. Il a soutenu à l'EHESS une thèse sur l'histoire de la communauté arménienne d'Éthiopie et est également docteur de l'Université L'Orientale de Naples.

Dans sa préface, Gérard Noiriel, directeur d'études à l'EHESS et spécialiste de la sociologie des migrations et des diasporas (et peut-être directeur de thèse) insiste sur les immenses difficultés que le doctorant a pu rencontrer dans ses recherches : la principale est venue de l'exiguïté du sujet, de la rareté et de l'extrême dispersion des sources, du très petit nombre des survivants. Il fallut faire la chasse aux indices et aux traces, aussi ténus fussent-ils, parcourir les cimetières. D'autre part, en privilégiant le questionnement sur le document et en recourant souvent à la sociologie, dans la tradition de l'école des Annales, l'auteur s'est encore compliqué la tâche. L'historien des petites communautés a besoin et d'une vaste culture et de bonnes jambes. Il ne manquait apparemment ni de l'une ni des autres. Il a su relever ces défis.

Dès avant les massacres perpétrés en Anatolie pendant la première guerre mondiale, des Arméniens avaient essaimé sur le pourtour du bassin méditerranéen, ainsi qu'aux rives de la Mer Rouge, de l'océan Indien et dans les pays de la Corne d'Afrique. Vers 1886, l'agent commercial Arthur Rimbaud, qui séjournait à Harar, faisait état, dans une lettre à son employeur, Alfred Bardey, de la présence de plusieurs marchands arméniens dans cette ville. Ils s'adonnaient surtout au commerce -et pour tout dire à la contrebande- des armes à feu qu'ils acheminaient en Éthiopie pour les revendre aux armées du Roi des Rois. L'un d'eux, le riche négociant Sarkis Terzian, venu à Harar comme pourvoyeur des armées égyptiennes qui avaient un temps occupé la ville, aida ensuite Ménélik II à s'emparer du Harar. C'est en effet par cette région musulmane du Harar, porte du pays, que les Arméniens pénétrèrent en Éthiopie : beaucoup d'entre eux parlaient l'arabe, ce qui facilitait les contacts avec les musulmans. À Addis Abeba, Sarkis Terzian se mit au service de l'empereur dont il devint un conseiller écouté. Il introduisit diverses innovations dans le pays, dont le premier



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

véhicule automobile (à vapeur) et aida aux préparatifs de la bataille d'Adoua. Un de ses fils, Avédis Terzian (1904-2000) fut, à l'extrême fin de sa vie, un informateur privilégié de l'auteur (ses propos sont rapportés aux pages 102-119). À la suite de Sarkis, vinrent d'autres Arméniens et leur habileté professionnelle valut à certains d'occuper des fonctions à la cour impériale : jardiniers, cuisiniers, orfèvres, tailleurs, couturières, photographes. L'un d'eux confectionna la couronne de Ménélik II et un autre fabriqua son cercueil. Il y eut même quelques mariages avec des princesses. Ainsi s'est forgée l'image des Arméniens « amis des rois ». En fait, les souverains n'ignoraient pas le parti qu'ils pourraient tirer de cette diaspora industrielle et apatride pour la modernisation de leur pays. Souvent polyglottes, certains occupaient des emplois de drogman dans les légations et les consulats. Mais leurs effectifs restaient modestes puisqu'on ne dénombrerait sans doute pas plus de 150 à 200 Arméniens dans le pays à la veille de la Grande Guerre.

L'aventure de la fanfare, qui n'a dans ce livre qu'un intérêt symbolique, débute à Jérusalem en avril 1924. Depuis les années tragiques de la guerre, les rescapés arméniens étaient nombreux dans la ville. On en avait compté près de 10.000 dont beaucoup vivaient dans le plus grand dénuement. Se trouvaient parmi eux d'assez nombreux orphelins recueillis par le patriarche arménien Yériché Tourian, quand vint à passer un visiteur illustre : le Ras Tafari, prince héritier et régent d'Ethiopie, qui allait quelques années plus tard, prendre le titre de Négus (1928) puis monter sur le trône impérial sous le nom de Haïlé Sélassié (1930). Le prince-régent qui venait d'obtenir l'admission de son pays à la SDN, avait entrepris une tournée des capitales et Jérusalem était la première étape de son périple. Pour le jeune prince, ce pèlerinage aux Lieux Saints n'était ni gratuit ni inutile : ayant été éduqué par un prélat capucin français, Mgr Jarosseau, qui lui avait servi de précepteur, il avait été soupçonné par le primat (Abuna) d'Ethiopie de s'être converti au catholicisme, ou encore d'être devenu un agnostique, disciple de Voltaire et de Rousseau, à la manière des républicains français. Il entendait rappeler publiquement son attachement à la foi de ses pères. Il rendit visite au pauvre monastère copte juché sur le toit du Saint Sépulcre et aux quelques moines éthiopiens qui y vivaient, puis alla aussitôt saluer le patriarche arménien. En dépit de leur éloignement géographique, les relations entre les deux églises-sœurs d'Ethiopie et d'Arménie sont anciennes et solides. Avec d'autres églises (Copte d'Égypte, Jacobite de Syrie et Syro-Malabare de l'Inde), elles forment le groupe des églises orientales anciennes non-chalcédoniennes, parfois improprement appelées monophysites et, plus improprement encore, orthodoxes, et ont entre elles de grandes affinités théologiques. Jérusalem était le lieu privilégié de ces relations séculaires. Les Ethiopiens de la Ville Sainte, souvent forts pauvres en ce temps là, étaient placés sous le patronage du patriarche arménien qui subvenait aux besoins de beaucoup d'entre eux.

C'est ainsi que, sur la recommandation du clergé arménien, Tafari recruta une quarantaine de jeunes gens arméniens, orphelins âgés de douze à dix-huit ans, qui s'étaient distingués par leurs aptitudes pour le chant choral à l'église patriarcale. Il les destinait à former la fanfare de la Cour d'Addis Abeba. À Port Saïd, ils prirent passage sur un vapeur qui les achemina à Djibouti d'où ils gagnèrent Addis Abeba par le chemin de fer franco-éthiopien. Le 6 septembre 1924, ils arrivaient dans la capitale éthiopienne en compagnie de leur maître de chapelle, Kevork Nalbandian.



Académie des sciences d'outre-mer

Cette « fanfare des quarante gamins » (*arba ledjotch*) appellation familière sous laquelle elle fut bientôt connue, reçut un accueil affectueux des Ethiopiens. La fanfare elle-même ne se produisit que pendant cinq ans. Elle devait en effet cesser toute activité en 1929. Comme l'auteur l'a bien vu, elle avait été un des instruments de la politique étrangère du Négus, un facteur de son prestige international. Ces cinq années furent en effet importantes, puisque c'est alors que le chef des chœurs, Kevork Nalbandian composa, sur les paroles de Neftahé Négoussié, le premier hymne national éthiopien, l'hymne impérial, qui allait être joué pendant près d'un demi-siècle, jusqu'en 1974. Né en Turquie en 1867, professeur de musique et maître de chant diplômé, Kevork fonda des écoles de musique et, assisté de plusieurs membres de sa famille venus le rejoindre, forma des instrumentistes pour la garde impériale et l'armée éthiopienne. La destinée de son neveu, le chef d'orchestre et compositeur Nersès Nalbandian, fut assez remarquable, car ce dernier a pu être considéré comme le père de la musique et de la chanson populaire éthiopienne moderne.

On trouvera, au fil des pages, des anecdotes et des témoignages sur le genre de vie de ces Arméniens d'Ethiopie qui s'assimilèrent assez bien. L'Abyssinie (*Al-Habasha* : le pays des hommes mélangés) était accueillante à ces nouveaux venus parfois considérés comme la 81^e ethnique du pays. L'apprentissage de la langue amharique fut rapide, et il y eut d'assez nombreux intermariages. Ils ont même parfois inspiré la littérature. Envoyé à Addis en 1930 par un périodique londonien pour *couvrir* les fêtes du couronnement impérial, le romancier Evelyn Waugh ne recourut pas à la fiction : il eut un chauffeur arménien qui le conduisit à Debra Libanos, puis il descendit à Harar dans un hôtel de second ordre tenu par un Arménien qui lui servit de guide dans la vieille cité. Il les dépeint l'un et l'autre comme des hommes sociables, parfaitement à l'aise dans la société abyssine, les seuls *hommes du monde* qu'il eût jamais rencontrés (selon la conception très personnelle que Waugh se faisait du véritable gentleman). Dans son roman *L'Arménien* (1973) Clément Lépidis a campé le personnage d'un ancien secrétaire du Négus, jadis fort riche, exilé pendant l'occupation italienne, vivant pauvrement dans une chambre de la rue Julien-Lacroix à Belleville (p. 281). Ceci nous rappelle cet ami de William Saroyan qui, environ le même temps, grelottait de froid dans une chambre d'un hôtel borgne de Milan.

La période de l'occupation italienne (1936-1941) qui vit l'exil du Négus, fut (peut-être à cause de leur condition d'apatrides), moins pénible pour les Arméniens que pour d'autres étrangers, les Grecs notamment, mais certains d'entre eux, jugés liés à la monarchie, furent déportés en Erythrée. On lira avec intérêt pp. 289-291 le récit des avanies de trois familles arméniennes « abyssinisées » et pp. 292-295 les mésaventures d'un résistant arménien, ancien interprète à la légation de Grande Bretagne, inquiété par les Italiens pour ses activités d'espionnage. Il acceptera mal le retour au pouvoir de l'Empereur et d'autres exilés, ainsi que de collaborateurs notoires des occupants, et sera finalement assassiné en 1946, vraisemblablement à l'instigation de la Cour.

La révolution de 1974, qui vit la chute de la monarchie et l'instauration d'un régime marxiste quasi-stalinien, eut pour conséquence l'exode de la plupart des Arméniens d'Ethiopie vers l'Europe, le Canada ou l'Australie. D'environ 1200 à la fin des années 60, leurs effectifs étaient tombés à une centaine vingt ans plus tard. L'auteur



Académie des sciences d'outre-mer

en a connu quelques uns, parfois riches de souvenirs et de photographies jaunies, achevant leur vie dans ce qui avait été naguère le quartier arménien d'Addis.

Trois index (noms de lieux, noms de personnes et notions) rendent de grands services au lecteur. La bibliographie, très dense, couvre 14 pages, mais elle méconnaît malheureusement les travaux de Jean Doresse et de Georges Malécot.

Le poète Armen Lubin disait un jour que les Arméniens, en quelque contrée qu'ils se soient fixés, ont été un levain pour le pays d'accueil. La lecture de ces pages n'infirmes assurément pas cette manière de voir.

Jean Martin